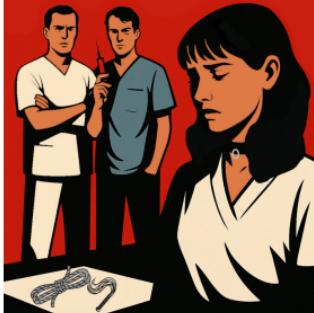


Clara et la
Renaissance Silencieuse



Elle cherchait à se réparer.
Elle s'est réécrite

**CLARA ET LA RENAISSANCE
SILENCIEUSE**

Tome 1

Extrait

LE CARNET ET LE MONSTRE

Le vent faisait bruissier les feuilles mortes comme un ruisseau invisible qui serpentait entre les allées du quartier. Dans cette banlieue discrète, nichée entre un bois et une vieille ligne de tram désaffectée, l'automne avait tout recouvert d'un voile doré. Les érables déversaient des tapis de cuivre sur les trottoirs. Les haies bien taillées se courbaient sous la pluie récente. C'était un matin baigné d'un silence doux et épais, On aurait dit que le temps lui-même hésitait à reprendre sa course.

Au numéro 14, une lumière douce filtrait à travers les rideaux du salon. Emma Delcourt, huit mois et demi de grossesse, s'était installée sur le canapé, les jambes relevées, une tasse de thé tiède entre les mains. Elle écoutait distraitemennt la radio locale, une voix grave qui annonçait une baisse des températures pour la fin de semaine. Gabriel, son mari, s'affairait à l'étage à visser les dernières étagères dans la future chambre du bébé. Ils vivaient là depuis un peu plus

d'un an, attirés par la promesse d'un "quartier calme, idéal pour élever des enfants". C'était vrai.

Au numéro 18, quelques maisons plus loin, Nadia Vernet avait ouvert les fenêtres malgré le froid. Elle avait besoin d'air, de cette odeur de feuilles mouillées, de terre et de bois. Thomas dormait encore, une main posée sur le ventre rond de sa femme. Ce serait pour bientôt, les médecins le disaient. C'était leur deuxième enfant, mais rien ne semblait plus simple pour autant. Il y avait cette même tension, cette attente crispée, comme un battement suspendu.

Les deux femmes s'étaient croisées plusieurs fois, de loin, dans la petite épicerie bio au coin de la rue, à la pharmacie, en promenant leurs ventres ronds dans l'allée bordée de tilleuls qui menait au parc. Un sourire, un hochement de tête, un mot sur la météo, la fatigue, les prénoms encore en discussion. Pas encore une amitié, mais quelque chose d'invisible commençait à se tisser.

Le soir tomba vite ce jour-là. Une lumière dorée traversait les branches dénudées, projetant des ombres longues sur le bitume mouillé. Et comme un clin d'œil du destin, les deux femmes perdirent les eaux à quelques heures d'intervalle.

Deux voitures quittèrent le quartier presque en même temps, feux de détresse allumés, roulant lentement entre les feuilles, direction la maternité. Le lendemain matin, au petit jour, deux garçons virent le monde pour la première fois, à quelques heures d'écart. Deux cris. Deux débuts. Deux garçons, sans le savoir encore, liés pour longtemps.

Le retour à la maison se fit presque en silence, comme si la fatigue et l'émotion rendaient les mots inutiles. Les premiers jours s'écoulèrent dans un flou de têtées nocturnes, de pleurs étouffés derrière les murs, et de sourires maladroits entre voisins croisant des landaus identiques sur les trottoirs tapissés de feuilles.

L'automne céda lentement sa place à l'hiver, comme un rideau qu'on tire sans bruit. Puis vinrent les années, une à une, discrètes et pleines. Il y eut les trajets vers la crèche, les échanges de vêtements trop petits, les goûters pris à la hâte, dans une lumière dorée, pendant que Paul et Max glissaient à quatre pattes sous les tables du salon, transformant les pieds de chaise en forêts, les nappes en tentes secrètes. Le lien tissé entre les deux familles, fragile au début comme une maille fine, se renforça à force de partages et de rires. Et sans qu'on sache vraiment dire quand, ni comment, Paul et Max devinrent inséparables, deux souffles mêlés dans le même élan d'enfance.

Cela continua à la maternelle, Paul et Max étaient compères. Deux garçons qui se tenaient toujours côté à côté, que ce soit pour les jeux, les bêtises ou les moments de doute. Mais ce qui était encore plus particulier, c'était cette connexion qu'ils avaient. Une sorte d'entente tacite, comme si la vie avait décidé de les lier pour toujours. Ils se complétaient, un peu comme deux pièces d'un puzzle impossible à défaire.

Paul, le plus réfléchi des deux, avait toujours voulu comprendre les gens. Quand les autres enfants se chamaillaient pour une histoire de billes ou de vélo, lui observait et posait des questions. « Pourquoi elle est triste,

cette fille ? » demandait-il souvent à Max, qui haussait les épaules en répondant :

« Peut-être qu'elle a perdu son chien, non ? »

Et Paul hochait la tête, réfléchissant à une réponse plus profonde.

Max, de son côté, était plus terre-à-terre. Il n'avait pas la patience de Paul pour se perdre dans des pensées philosophiques. Lui, il préférait se concentrer sur l'action. Quand les professeurs annonçaient une sortie scolaire, Max était le premier à faire les cent pas devant la classe. Paul, lui, restait d'un calme apaisant, mais un léger sourire trahissait le plaisir qu'il éprouvait à l'idée de partir en excursion avec eux.

Au lycée, Paul passait inaperçu aux yeux des autres, mais pas à ceux de Max. Ce dernier, toujours dans l'ombre du caïd, un grand blond au rire rauque et aux poings rapides, faisait partie de cette meute qu'on ne provoque pas. Max n'était pas le chef, mais il agissait avec une sorte de liberté inquiétante, comme si l'impunité lui était due.

Il avait ce regard toujours un peu trop insistant, cette manière de se pencher trop près des filles dans les couloirs, de les attraper par la taille ou le poignet avec un sourire aux dents serrées. Certaines gloussaient, d'autres se dégageaient sèchement. Max riait dans les deux cas. Il volait des baisers comme on vole une friandise, pour le geste plus que pour le goût.

Paul, lui, parlait peu, mais quand il parlait, on l'écoutait. Il n'était ni drôle, ni charismatique, mais il avait cette façon

d'être présent, de regarder les gens comme s'ils avaient un secret à lui livrer. Il n'était pas populaire, pas sportif, pas rebelle, juste... observateur.

Il avait toujours un carnet avec lui. Il disait que c'était pour noter des idées de roman, mais en réalité, il écrivait ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait, ce qu'il devinait chez les autres. Il écrivait sur Max parfois. Des bribes, des scènes, comme s'il cherchait à comprendre ce qui se cachait derrière ce masque goguenard et ces gestes brusques.

Une fille s'attachait à lui. Elle s'appelait Camille. Cheveux bruns attachés en une queue de cheval lâche, yeux clairs, toujours un peu fatigués. Elle venait souvent s'asseoir près de lui à la bibliothèque, pas pour parler, mais parce qu'il la laissait être là sans exiger quoi que ce soit. Ils avaient cette entente silencieuse. Parfois, ils échangeaient quelques mots sur un livre, un prof, un rêve insolite. Camille semblait apprécier cette relation sans enjeux.

Mais Max ne voyait pas Camille d'un bon œil. Peut-être parce qu'elle échappait à son regard, peut-être parce qu'elle appartenait au monde de Paul. Un jour, il les observa à distance, leur sérénité partagé le dérangeait.

Une semaine plus tard, Camille était bizarre. Silencieuse, refermée. Elle évitait Paul, s'éclipsait rapidement. Un jour, il la vit dans un couloir, et elle baissa les yeux en le croisant. Il sentit un malaise, une tension dans l'air.

Ce soir-là, Max, le sourire en coin, vint s'asseoir près de Paul dans la cour déserte.

« T’as vu Camille ? Elle est mignonne, hein ? »

« Qu’est-ce que t’as fait ? » demanda Paul, sans détourner les yeux de son livre.

« Moi ? Rien. Juste parlé un peu. C’est toi qu’elle aime bien, non ? C’est dommage. »

Le silence tomba, épais. Max se leva, épousseta son jean, et ajouta, presque avec tendresse :

« T’es mon ami, Paul. »

Paul ne répondit pas. Mais cette nuit-là, dans son carnet, il écrivit une scène. Un garçon qui regardait son reflet et y cherchait une trace de lumière. Puis, au centre de la page, isolée, une phrase tracée avec lenteur, comme une prière muette :

“ Je suis protégé par un monstre. Et j’espère ne jamais lui ressembler.”

Les jours suivants, Camille évitait soigneusement Paul. Elle ne passait plus à la bibliothèque, ne répondait pas à ses messages, changeait de trajet dans les couloirs. Une fois, il la vit parler avec une amie, et quand elle croisa son regard, elle détourna les yeux, aussitôt.

Quelque chose s’était passé.

Il finit par la trouver dans la cour arrière du lycée, un coin rarement fréquenté. Elle s’était glissée, là, à l’écart pour fumer une cigarette, un geste surprenant, venant d’elle qui ne fumait jamais. Paul s’approcha sans un mot. Elle ne leva pas les yeux.

« Tu veux que je parte ? »

Elle haussa les épaules. Il s'assit à côté d'elle.

Le calme s'installa, tendu, inconfortable. Puis elle parla.
D'une voix basse, éteinte.

« Max m'a suivie, l'autre soir. Quand je suis sortie du cours de philo. »

Elle écrasa sa cigarette.

« Il ne m'a rien "fait", d'accord ? Il n'est pas allé jusque-là. Mais il m'a bloquée contre le mur. Il a... touché mes cheveux. Mon cou. Il me regardait comme un truc qu'on va casser juste pour voir comment c'est à l'intérieur. »

Elle inspira lentement, tentant de garder le contrôle.

« Il m'a dit que tu parlais trop de moi. Que je devrais faire attention. Qu'il savait ce que tu écrivais. »

Paul sentit son cœur cogner. Son carnet. Il n'y écrivait pas toujours des choses flatteuses sur Max. Il croyait que c'était secret. Il s'était trompé.

« Tu crois que je suis une conne, hein ? » poursuivit Camille.

« Je n'ai pas crié, je n'ai rien dit. J'ai juste attendu qu'il s'en aille. Et j'ai eu honte. Honte qu'il me fasse peur. Honte d'être restée figée. »

Elle tourna enfin les yeux vers lui.

« Et surtout... honte de savoir que tu ne diras rien. »

Paul ouvrit la bouche, puis la referma. Elle avait raison.

S'il parlait, Max s'en prendrait à lui. Pire, à Camille. S'il ne faisait rien... il devenait complice.

Elle se leva, lissa sa jupe, comme si ce geste pouvait effacer ce qui avait été.

« Oublie-moi, Paul. On ne peut pas être amis si ton silence me tue plus que sa violence. »

Et elle partit.

Paul n'avait rien dit.

Il avait regardé Camille s'éloigner, le ventre serré, la gorge nouée. Les jours avaient passé, les cours s'étaient enchaînés. Camille ne lui parlait plus. Elle avait même changé de place en classe. Paul ne cherchait plus à comprendre. Il notait, observait, mais à distance. Il s'était convaincu que c'était mieux ainsi. Par lâcheté, peut-être. Par peur, sûrement.

Max, lui, avait continué sa vie. Il riait, provoquait, collait les filles contre les casiers. Il avait ce sourire d'impunité qui ne flétrissait jamais.

Un matin de mars, alors que la pluie tombait en diagonale sur les vitres du lycée, Paul était à la bibliothèque, seul. Il écrivait dans son carnet. Il avait renoncé à y mettre des noms. Il écrivait des scènes abstraites, des morceaux de malaise.

La porte s'ouvrit brutalement. Une fille entra, ruisselante, essoufflée. C'était Amandine, une élève discrète de terminale littéraire, que Paul ne connaissait que de vue.

Elle le vit, hésita, puis s'approcha avec une urgence dans les gestes.

« C'est toi, Paul, hein ? Toi qui es... son ami ? Max ? »

Il releva la tête, surpris.

« On était dans le même groupe, oui. »

Elle baissa les yeux, puis s'assit en face de lui, sans attendre qu'il dise oui.

« Il m'a suivie, hier soir. Il était bizarre, pas comme d'habitude. Il disait que j'étais jolie, que je ne devais pas jouer à l'innocente. Il a... il a mis sa main sous mon pull, et il a dit que si je criais, personne ne viendrait. »

Sa voix se brisa, mais elle continua :

« Il s'est arrêté, d'un coup. Comme s'il s'ennuyait. Il a souri, il m'a dit : "C'est pas le moment. Mais tu reviendras." »

Paul sentit un frisson glacé lui remonter le dos.

« Je ne suis pas venue te faire la morale », dit-elle. « Je ne veux pas aller voir les profs, ni la CPE (*Conseiller Principal d'Éducation*). J'ai trop honte, et puis personne me croira. Il est intouchable. Mais toi, tu peux lui parler. Toi, il t'écoute. Tu dois lui dire d'arrêter. De me laisser tranquille. S'il recommence... je ne sais pas ce que je vais faire. »

Paul la regarda. Cette fille qui lui parlait comme à un sauveur, alors qu'il se sentait vide, inutile, fragile.

Il hocha la tête.

« D'accord. Je vais lui parler. »

Mais dans son ventre, quelque chose se tordait. Il ne savait pas s'il en avait le courage. Pas vraiment. Il savait que s'il disait un mot de travers, Max pourrait le briser. Et pire encore : il pourrait s'en prendre à Amandine, à Camille, à d'autres.

Ce soir-là, dans son carnet, Paul écrivit :

“ Parfois, le silence est une arme. Mais elle est toujours braquée du mauvais côté. ”

Paul promit à Amandine qu'il parlerait à Max. Mais il n'en fit rien. Pas tout de suite.

Il retourna à son terrain familier : la bibliothèque.

Il passa des heures entre les rayons, sous la lumière froide des néons. Ce n'était pas la première fois qu'il s'y réfugiait pour fuir le réel, mais cette fois, il n'y venait pas pour rêver. Il cherchait une solution, méthodiquement, comme s'il préparait un examen de survie.

Il commença par lire sur les mécanismes de domination au sein des groupes scolaires. Il découvrit que dans presque tous les établissements, il y avait un “caïd”, souvent entouré d’“exécutants”, comme Max. Ces figures s’installent grâce à l’intimidation, à la passivité des adultes, et surtout au silence des témoins.

Il lut sur les profils psychologiques des harceleurs. Il surligna une phrase : “ L'agresseur a besoin d'un public, même silencieux, pour exister. C'est le regard des autres qui valide sa supériorité. ”

Puis, il tomba sur une étude en sociologie, mal rangée, à moitié oubliée entre deux livres de philosophie : " La déconstruction du pouvoir au sein des groupes adolescents : l'efficacité des stratégies non-confrontationnelles. "

Un passage attira son attention :

" Lorsque l'on ne peut affronter directement l'agresseur, il est parfois plus efficace de saper son image auprès de son entourage, d'isoler sa violence en la rendant visible, mais sans l'attaquer de front. En ôtant à l'agresseur sa façade de charisme ou d'invincibilité, on le fragilise. Il devient un poids pour le groupe, non un pilier. "

Paul y vit une ouverture. Une faille à exploiter.

Il se mit alors à observer Max avec attention. Il nota ses habitudes, ses rituels, ses moments de faiblesse. Il comprit que Max jouait un rôle, que tout reposait sur une mise en scène : sa force, ses blagues déplacées, son assurance. Mais parfois, seul, il le surprenait à se frotter les tempes, ou à regarder son téléphone comme s'il attendait un message qui ne venait jamais.

Paul commença à collecter des mots, des regards, des scènes. Il devint une sorte d'espion silencieux. Il ne voulait pas le dénoncer, il savait que ce serait inutile, ou pire. Il voulait le rendre visible. Trop visible.

Amandine l'attendait.

Elle était là, dans le couloir désert, appuyée contre un casier, le regard fixé sur le sol. Lorsqu'elle vit Paul approcher, son

visage s'éclaira d'un espoir fragile. Elle s'approcha de lui, les bras croisés, tendue.

« Alors... c'est fait ? »

Elle n'avait pas besoin de préciser. *“C'est fait”* voulait dire : Tu lui as parlé. Tu m'as protégée. Tu as osé.

Paul resta figé. Il chercha les mots. Rien ne vint. Sa bouche s'entrouvrit, mais aucun son ne sortit.

Il baissa les yeux sans répondre, ce fut plus tranchant qu'un non.

Amandine se figea. Son regard s'éteignit aussitôt, remplacé par une blessure muette, un mélange de terreur, de déception, de colère contenue.

« D'accord », murmura-t-elle. « J'ai compris. »

Elle tourna les talons et partit d'un pas rapide, puis soudain, elle se mit à courir. Elle disparut dans l'escalier, une main sur la bouche, voulant étouffer un cri.

Paul resta seul, au milieu du couloir. Les murs lui semblaient plus étroits. Il sentit un poids l'écraser. Quelque chose en lui s'était brisé. Il voulait se frapper. Hurler. Mais il ne fit rien. Juste un pas en arrière. Puis un autre. Il rentra dans la salle de permanence et s'assit dans un coin, face au mur.

Il se détestait.

Et cette haine de lui-même devint une mèche. Une colère sourde, froide. Il se promit que ce serait la dernière fois. Que cette fois, il agirait.

Paul a compris que Max tire sa force du regard des autres, notamment des garçons du groupe. Tant que ceux-ci rient, suivent, valident ses gestes, Max règne. Mais Paul a aussi observé que certains commencent à se lasser. L'un d'eux, Théo, a déjà roulé des yeux quand Max a collé une fille au mur. Un autre, Sami, a arrêté de rigoler la dernière fois que Max a mimé une fellation en plein couloir.

Paul décide de jouer là-dessus.

Il commence à se rapprocher de ses suiveurs, doucement. Il s'infiltre dans leurs conversations, sans s'imposer. Il glisse des phrases anodines mais piquantes :

« T'as vu Max ce matin ? On dirait qu'il rejoue toujours la même scène. »

« Il croit que ça impressionne encore les filles, tu penses ? »

Pas de critique frontale. Juste une suggestion d'usure.

Pendant les récrés, Paul fait circuler de l'ironie, mine de rien. Par exemple, quand Max fait une énième blague douteuse sur une fille, Paul lâche, l'air blasé :

« Ah, le grand classique. Saison 3, épisode 9. »

Quelques rires discrets fusent. Pas d'opposition, mais un petit glissement. L'humour de Max commence à paraître daté, répétitif.

Un jour, Paul propose un sketch improvisé en cours de français, avec Théo et Sami. Thème : "La violence ordinaire au lycée". Paul écrit un court dialogue où un garçon croit être

admiré pour ses blagues lourdes, mais où les autres personnages l'ignorent ou l'imitent en mode caricatural.

La prof adore. La classe aussi.

Max rit, un peu jaune. Il sent qu'on parle de lui... sans le dire. Et il ne peut rien faire.

Paul commence subtilement à valoriser Camille et Amandine. Il parle de leurs réussites, de leurs traits de caractère, leur sens de la répartie, leur humour, leur courage. Il ne les défend pas directement. Il les réhabilite.

Une fois, en plein couloir, il dit à voix haute, devant Max et deux autres :

« Tu sais, Amandine, elle a écrit un texte de malade pour le journal du lycée. Même le prof de philo était bluffé. »

Max reste silencieux. Quelque chose change dans la dynamique. On commence à écouter Paul.

Ce que Paul fait, sans le dire, c'est prendre la place de Max, mais sans violence, sans éclat. Il devient "celui qu'on écoute", "celui qui comprend". Il se rend utile. Il conseille, il aide en cours. Et Max, enchaîné à ses réflexes d'antan, laisse échapper peu à peu ce qu'il lui restait de superbe.

Un jour, Max arrive derrière une fille et tente de l'attraper par la taille. Elle lève les yeux au ciel et dit, agacée :

« Sérieusement ? Tu fais encore ça ? »

On aurait pu entendre une mouche voler. Max regarde Paul. Celui-ci ne dit rien. Il sourit juste... doucement.

A la fin d'une journée, Le soleil déclinait lentement, étirant les ombres sur l'asphalte du lycée. Une lumière orangée filtrait entre les branches nues du vieux chêne près du gymnase, là où personne ne venait plus traîner. Il savait que Max viendrait. Il avait suffi d'un message : " On doit parler. Toi et moi. Après les cours. "

Les pas résonnèrent sur le bitume. Max apparut, capuche sur la tête, mâchoire serrée.

Il resta debout, devant lui, les bras croisés.

« C'est toi ? C'est toi qui racontes des trucs à Théo, à Sami ? C'est toi qui joues les petits philosophes dans mon dos ? »

Paul le regarda sans bouger.

« Je ne raconte rien. Je montre. Juste ce que tu fais. Rien de plus. »

Max le dévisagea. Il y avait de la colère, oui. Mais aussi quelque chose de plus ancien. De la trahison, peut-être. Ou une peur qu'il n'avouerait jamais.

« T'as changé, bordel. Tu crois que t'es qui, maintenant ? T'es rien sans moi, tu le sais ? Je t'ai toujours protégé. Quand les autres voulaient t'écraser, t'effacer, moi j'étais là. T'étais mon frère. Et toi, tu fais quoi ? Tu me tords le dos dans l'ombre ? »

Paul se leva. Il avait peur. Mais il ne voulait plus reculer.

« Je t'ai jamais demandé de me protéger. Je voulais juste... qu'on reste humains, Max. T'as franchi une ligne. Et tu le sais. »

Max s'approcha, les poings serrés.

« Et si je t'en collais une, là, maintenant ? Tu te planquerais dans tes bouquins comme toujours ? »

Silence.

Paul ne recula pas.

« Non. Pas ce soir. Parce que toi aussi, tu sais que je suis le dernier à encore te parler normalement. Les autres commencent à avoir peur. Ou honte. T'es en train de perdre ce que t'étais. T'étais pas... ça. Pas ce monstre-là. »

Max le fixa, les lèvres tremblantes. Puis il détourna les yeux. Il s'assit violemment sur le banc, jeta un caillou contre le grillage. La pierre ricocha sur le mur du gymnase. Le bruit creva l'air tiède du soir.

« Tu veux que je change. C'est ça ? »

« Je ne veux pas que tu te détruises. C'est pas pareil. »

Un long silence s'installa.

Puis Max parla, plus bas :

« T'arrêtes, alors. Tu me fous la paix, tu vas plus faire ton malin avec les autres, tu ne me balances pas, tu ne me regardes pas d'un air supérieur. »

Paul hocha lentement la tête.

« J'arrête. Si toi t'arrêtes. Si t'approches plus les filles comme tu le faisais. Si tu redeviens quelqu'un de... fréquentable. »

Max grogna.

« Fréquentable. T'entends ça ? T'es vraiment devenu un vieux con à dix-sept ans. »

Mais il tendit la main.

Un pacte silencieux.

Paul hésita. Puis il la serra.

Ce n'était pas de la confiance. C'était une trêve. Un fil fragile tendu entre deux enfances à la dérive.

Depuis ce soir-là, quelque chose avait changé.

Max continuait de traîner avec son groupe, d'occuper les couloirs comme un roi sans couronne. Mais ses gestes avaient ralenti. Son regard, lui, s'était assombri. Il ne collait plus les filles contre les casiers. Ne lançait plus ses blagues graveleuses. Il passait... silencieux.

Et les filles le remarquèrent.

D'abord par surprise, puis avec prudence, puis avec un étrange soulagement. Elles se regardaient entre elles, à demi-mots. Les couloirs étaient plus clairs, soudain. Le danger flottant avait reculé.

Un jour, entre deux cours, alors que Paul sortait de la salle 204, Amandine l'attendait. Elle était adossée au mur, un carnet à la main, un sourire retenu aux lèvres.

Il n'eut pas le temps de dire un mot.

Elle s'approcha, se haussa légèrement sur la pointe des pieds, et déposa un baiser sur sa joue. Léger. Bref. Mais il la sentit jusqu'au creux du ventre.

Puis elle pencha la tête vers lui, sa bouche tout près de son oreille.

« Merci. »

C'était tout.

Elle repartit aussitôt, ses cheveux flottant derrière elle, comme si rien ne s'était passé. Comme si c'était normal.

Mais Paul resta là, le cœur battant trop fort. Il ne souriait pas. Il ne comprenait pas tout. Mais il savait une chose : il venait d'écrire une ligne invisible dans son histoire. Une ligne qu'aucun livre ne lui avait jamais enseignée.

Ce baiser aurait pu être une fin.

Mais ce fut un début.

Le soir, dans sa chambre, Paul relisait le fil des derniers jours avec une lucidité froide. Il n'y avait pas eu de miracle. Pas de coup de théâtre. Juste une série d'observations, de gestes minutieux, de choix de mots. Il avait vu Max changer, presque malgré lui. Il avait vu le groupe se réajuster. Il avait compris que les êtres humains ne sont pas immuables.

On peut les faire bouger. Pas avec la force. Avec la compréhension. Avec la connaissance. Et cette idée le fascinait.

Il rouvrit ses livres, mais cette fois, ce n'étaient plus ceux sur la manipulation ou les caïds de lycée. C'étaient d'autres, plus anciens, plus profonds. Freud, Lacan, Carl Rogers. Il commença à noter, à souligner, à tracer des cartes mentales entre les comportements de ses camarades et les concepts qu'il découvrait. Il voulait comprendre le pourquoi du geste. Le moteur sous la peau.

Et dans un carnet neuf, il écrivit une phrase :

“ J'ai vu un monstre reculer. Pas parce qu'on l'a combattu, mais parce qu'on l'a déplacé. ”

Il ne savait pas encore que ce fût là le point de départ de ses études.

Ni que des années plus tard, dans un amphithéâtre d'université, il repenserait à cette scène dans le couloir, au sourire d'Amandine, à la silhouette de Max, au goût métallique de la tension, à la fatigue de sa propre victoire.

Ce jour-là, il n'avait pas “gagné”.

Il avait compris.

Et c'est ça qui allait changer sa vie.

RIEN NE S'EST VRAIMENT DÉFAIT

Après le bac, quelque chose se relâcha. La pression, l'orgueil, les rancunes mal digérées, tout ce qui, depuis des mois, tenait Max et Paul à distance sembla perdre de sa gravité. Peut-être était-ce l'euphorie de la réussite, ce sentiment étrange d'être à l'aube d'autre chose, plus grand, plus libre. Un soir, sans prévenir, Max envoya un message à Paul. Simple, presque banal. Un même débile, une blague de lycée. Comme avant.

Paul mit quelques secondes à répondre, le cœur battant. Et quand il le fit, on aurait dit que rien n'avait vraiment été brisé. Comme si ce qu'il y avait eu entre eux, les silences, la colère, Amandine, les deals muets n'étaient qu'un passage, une épreuve à traverser. Et ils l avaient traversée.

Ils recommencèrent à s'écrire. Pas tous les jours, mais assez pour garder le fil. Des messages, parfois des lettres, quand les

téléphones lâchaient. Entre deux révisions, entre deux stages. Une amitié discrète, revenue sans qu'il faille l'annoncer.

Max ne reparla jamais de cette période. Il n'était pas du genre à s'épancher. Mais Paul sentait que le pardon avait eu lieu, peut-être au moment même où Max avait lu ses résultats du bac, dans cette joie brute, cette impression de recommencer autre chose.

Peut-être aussi que Max, dans sa façon bien à lui, voyait plus loin. Qu'il tenait à garder Paul près de lui. Non pas par nostalgie, mais parce qu'il savait, d'instinct, qu'il aurait besoin de lui un jour. Pour l'équilibre. Pour ne pas sombrer.

Ou peut-être que, tout simplement, ils n'avaient jamais cessé d'être amis.

Ensuite, leurs chemins se séparèrent un peu. Paul partit pour la fac de médecine, mais il se dirigea vers la psychiatrie, fasciné par les méandres de l'esprit humain. Max, de son côté, se tourna vers des études d'infirmier. Ce n'était pas par vocation. Pas vraiment pour aider. Il disait que c'était "concret", "utile", qu'au moins, on faisait quelque chose de ses mains.

Mais la vérité, plus crue, il ne la partageait avec personne. Pas même avec Paul.

Il avait toujours aimé le contact physique. La proximité. Le contrôle. Au lycée déjà, il bousculait, coinçait, effleurait trop fort, pas par maladresse, mais pour sentir la réaction de l'autre. Ce frisson de tension. Cette manière de faire reculer sans un mot.

Ce plaisir-là ne l'avait jamais quitté. Il avait juste changé de décor.

Dans le soin, il retrouvait cette position supérieure, mais légitime. Face à un patient allongé, vulnérable, qui attend, qui souffre. Et Max, au-dessus, ganté, propre, professionnel. Maître du geste. Maître du temps. Il n'aurait jamais dit qu'il aimait voir souffrir. Mais il y avait, dans chaque grimace, dans chaque soupir de douleur, une jouissance étrange et calme, qu'il ne cherchait plus à nier.

C'était ce même frisson qu'il avait connu dans les couloirs du lycée, la peur, la dépendance, l'effet qu'il produisait sur les autres.

Sauf qu'aujourd'hui, tout était cadré. Justifié. Encadré. La blouse, les protocoles, les seringues.

Il ne faisait plus mal pour blesser. Mais il ne s'était jamais senti aussi vivant qu'au bord de la douleur d'un autre.

Les années passèrent sans qu'ils ne s'en rendent vraiment compte. Chacun traçait sa route, avec ses nuits blanches, ses doutes, ses premières vraies responsabilités. Paul, toujours plongé dans ses bouquins, passait de longs moments à la bibliothèque, à décrypter les pensées humaines dans les manuels de psychopathologie. Il avait ce regard un peu lointain, cette manière de parler avec prudence, comme s'il testait chaque mot avant de le livrer. À force d'observer, il était devenu presque silencieux.

Max, lui, évoluait au rythme implacable des services hospitaliers. Il apprenait à poser des perfusions, à calmer une

douleur d'un mot sec, à gérer l'épuisement des gardes comme on mène une guerre de positions. Il n'avait pas le recul théorique de Paul, mais il vivait l'humain à vif. Il avait ce don troublant de flairer la faille, de capter ce que l'autre ne disait pas, et de répondre, parfois avec rudesse, souvent avec une étrange justesse. Tendre la main, oui, mais sans fioritures. Il s'imposait, et c'était aussi comme ça qu'il rassurait.

Ils ne se voyaient plus aussi souvent, mais chaque échange, chaque message comptait. Une photo envoyée à la va-vite. Une blague idiote à deux heures du matin. Une lettre glissée entre deux déménagements, avec une écriture tremblante mais familière. Ils se racontaient leurs journées sans fard, sans mise en scène. Paul parlait de ses patients fictifs en cours, de ses propres angoisses qui lui semblaient parfois plus complexes que celles des cas étudiés. Max, lui, écrivait en phrases simples :

“ Une femme de 92 ans a pleuré pendant que je tenais sa main. Elle tremblait. J'ai serré un peu plus fort. Juste assez pour qu'elle le sente. Je crois qu'elle a compris. Moi, j'ai souri. À peine. Les larmes m'ennuient. ”

Il y avait entre eux quelque chose de rare : la constance. Ce genre de lien qui ne demande pas à être entretenu chaque jour, mais qui ne se rompt jamais. Même quand la vie déborde. Même quand chacun doute de lui-même, ils ne doutaient jamais de l'autre.

LES DEUX AMIS

Et puis, un été, ils se retrouvèrent. Vraiment.

C'était au mariage d'un ancien camarade de lycée. Le genre de fête mondaine, bruyante, saturée de visages vaguement familiers, que ni Paul ni Max n'avaient vraiment envie de fréquenter. Mais ils y étaient venus. Par habitude. Par loyauté. Par ennui, peut-être. Ils s'étaient retrouvés près du buffet, presque par accident. Ils étaient devenus des adultes, des hommes, dans cette période charnière où l'on a quitté l'adolescence sans renoncer à la fougue, où le corps est encore vif mais commence à s'alourdir d'intentions, de responsabilités, de rêves concrets. Leur façon de se mouvoir, de regarder, de se taire surtout, trahissait une forme de solidité en construction. Paul mesurait un mètre quatre-vingts, une stature droite, presque figée, comme s'il avait été taillé dans le bois. Rasé de près, son visage lisse reflétait une discipline discrète, un souci du détail que trahissait aussi sa coupe de cheveux, soignée à l'extrême. Il portait une chemise

d'un blanc trop sobre, sans fantaisie, sans aspérité, comme s'il avait voulu disparaître derrière cette neutralité choisie. Rien ne débordait chez lui. Ni la tenue, ni les gestes.

Dans sa main droite, il tenait un verre, un whisky peut-être, ou un cognac, il ne buvait pas pour s'enivrer mais pour tenir quelque chose, occuper ses doigts. Son regard, lui, restait tranquille, posé. Ni fuyant, ni pénétrant. Il regardait le monde avec la patience d'un homme qui attend toujours une seconde de plus que les autres avant de parler. Il observait. Il jaugeait. Paul ne montrait rien. Il maîtrisait.

Max, lui, ne dépassait pas le mètre soixante-dix, mais il se tenait comme s'il en mesurait dix de plus. Il compensait, sans même s'en rendre compte, dans sa démarche vive, ses gestes un peu trop larges, cette tension dans les épaules, prête à jaillir à tout moment. Barbe de deux jours, il portait sur la peau cette ombre rugueuse qui trahissait un certain laisser-aller ou, peut-être, un choix délibéré de ne pas trop lisser les choses. Ses cheveux courts manquaient de netteté : une coupe rapide, efficace, mais sans soin, sans finition. Comme s'il s'était dit que ça suffirait.

Son costume, un deux-pièces sombre à la coupe approximative, parlait de circonstances plutôt que de goût. Bas prix, mal taillé, mais porté avec une conviction qui essayait de combler l'écart. Il se tenait comme on occupe un espace à force de volonté, non d'élégance.

Et puis, il y avait ce sourire. Son éternel sourire large, un peu fatigué, trop sûr de lui.

Ils s'étaient serrés dans les bras sans mot, sans gêne, comme si le temps ne comptait pas. De la même manière que les silences avaient toujours été leur façon de se comprendre.

C'est là que Max l'avait vue.

Pas une fille, pas une femme. Une dame, ça l'avait frappé immédiatement. Elle dégageait quelque chose de froid, d'indépendant, de distant. Trop élégante, trop droite dans sa robe noire, comme un point fixe dans cette foule agitée. Max avait incliné la tête, les yeux plissés, presque amusé.

« Intéressante, non ? »

Paul avait suivi son regard, puis reposé son verre sans répondre tout de suite.

« Laisse tomber. Elle n'est pas pour toi. »

Max avait ri doucement.

« Et pourquoi pas ? »

« Parce qu'elle ne joue pas. Elle ne se laisse pas faire. Elle te broiera les nerfs. »

Max avait souri encore plus largement, croyant que c'était justement ça qui l'attirait.

« Parfait. »

Il y était allé, sans hésiter, avec cette démarche souple, presque féline, qu'il avait toujours eue. Il s'était présenté, avait lancé une phrase charmante, pleine de confiance. Elle l'avait à peine regardé. Un sourire poli, distant. Puis elle

s'était détournée. Max avait insisté. Un mot de plus. Une approche plus directe, plus intense. Il s'était rapproché, avait frôlé volontairement l'espace entre eux, comme pour défier sa résistance. Elle s'était retournée d'un coup sec et lui avait giflé le visage. Sans un mot. Une claque franche, sonore, qui avait résonné entre les rires et les verres.

Max était resté figé une seconde, les traits pétrifiés. Puis son regard s'était durci. Le sourire avait disparu. Il avait avancé d'un pas, dangereux, le corps tendu, les mâchoires serrées. Paul était intervenu juste à temps. Il avait posé une main ferme sur son bras.

« Max. Stop. »

Un instant, Paul crut qu'il allait se faire dégager. Le regard de Max était noir, opaque, comme s'il ne voyait plus rien d'autre que cette femme. Puis, lentement, il avait reculé. Son sourire était revenu, mais cette fois il était glacé. Il n'avait rien dit. Mais Paul savait. Elle avait réveillé quelque chose en lui.

Le calme était revenu, en apparence. Max s'était laissé tirer en arrière, avait même plaisanté quelques minutes plus tard, comme si rien ne s'était passé. Mais Paul, lui, ne riait plus vraiment.

Il observait son ami à la dérobée, tentant de recoller les morceaux d'une image qu'il croyait connaître. Max, le séducteur, le dominateur joueur, l'homme sûr de lui qui aimait les femmes, oui, Paul avait toujours cru que Max *aimait* les femmes, à sa manière tordue. Mais ce qu'il avait vu dans ses yeux, juste après la gifle, n'avait rien à voir avec du désir contrarié. Ce n'était pas une blessure d'ego. C'était plus

profond. Plus noir. C'était de la haine. Une haine glacée, brutale, dirigée sans détours vers celle qui avait osé lui dire non. Et Paul ne savait pas quoi en faire.

La journée s'était poursuivie. Les verres s'étaient enchaînés, les rires aussi. On parlait fort, on dansait mal, et Max avait retrouvé ses manières charmeuses. Il papillonnait entre les groupes, plaisantait avec les mariés, lançait des regards entendus, touchait des bras, distribuait ses sourires comme des pièces de monnaie.

Mais Paul le voyait. Il le suivait du coin de l'œil.

Chaque fois que la femme en noir réapparaissait, au détour d'une table ou d'une conversation, le corps de Max se tendait imperceptiblement. Son regard se durcissait, s'accrochait à elle un peu trop longtemps. Il ne disait rien, ne faisait rien. Mais quelque chose grondait encore en lui.

Il n'avait pas digéré.

Et Paul comprit, alors, que chez Max, le refus ne se contentait pas de le frustrer. Il le blessait. Il l'humiliait. Et cette blessure ne se refermait pas. Elle cherchait à mordre, à reprendre le dessus. Ce n'était pas seulement le désir de dominer. C'était le besoin de soumettre ce qui lui échappait. Ou de le briser.

Une inquiétude diffuse naquit dans le ventre de Paul. Elle ne disparut pas, même sous l'alcool. Même après la fête. Elle s'installa quelque part, silencieuse.

Et ne le quitta plus tout à fait.

Le soir venu, ils parlèrent longtemps. Du passé, des amours ratés, des parents, de tout ce qu'ils n'avaient pas encore osé dire. Ils ne savaient pas encore ce que serait la suite, ni où leurs chemins les mèneraient. Mais en se quittant au petit matin, un peu ivres, un peu vulnérables, ils savaient une chose : leur amitié ne s'était pas diluée dans le temps. Elle avait simplement mûri, en silence, comme les choses vraies.

Paul avait toujours été du genre à observer avant d'agir, à réfléchir avant de ressentir. Ce n'était pas un manque de cœur, mais plutôt une retenue ancrée en lui depuis longtemps. Il voulait comprendre avant d'aimer, décrypter avant de se livrer. Et quand il rencontra Élise, tout cela sembla soudain bousculé.

Elle n'était pas comme lui. Élise vivait dans le présent, avec une intensité tranquille. Elle étudiait le droit, avec une ambition discrète mais ferme. Elle n'avait pas besoin de parler beaucoup pour exister : tout passait dans ses gestes, ses non-dits, ses regards. Ils s'étaient rencontrés par hasard, à une soirée où Paul s'était rendu à contrecœur. Elle avait ri à une de ses remarques, il n'avait même pas l'intention d'être drôle. Et à partir de là, quelque chose s'était noué.

Pendant quelques mois, leur relation fut douce, presque simple. Ils révisaient ensemble parfois, allaient au cinéma, mangeaient des nouilles instantanées sur le sol de son studio en parlant des profs ou des films qu'ils n'avaient pas compris. Il se surprenait à sourire plus souvent, à attendre ses messages, à s'ouvrir sans trop de peur.

Mais peu à peu, il reprit sa distance. Non pas qu'il le choisisse consciemment. C'était plus insidieux. Il s'enfonçait dans ses études comme on s'enferme dans un monde rassurant. Les cours s'intensifiaient, les stages commençaient, et avec eux cette fascination toujours plus forte pour l'esprit humain, pour les douleurs invisibles, les dérèglements de l'âme. Il passait des nuits à lire des articles, à prendre des notes, à s'interroger sur la souffrance psychique, alors qu'en face de lui, Élise commençait à décrocher.

Elle lui reprochait rarement les choses, mais il sentait dans ses yeux une absence croissante, une lassitude douce mais irrémédiable. Elle voulait plus de présence, plus de légèreté, plus de vie. Et lui, même quand il était là, semblait toujours ailleurs, à moitié plongé dans les récits de patients fictifs, ou dans ses propres doutes, bien trop ancrés pour qu'il les partage vraiment.

Un jour, elle lui dit simplement :

« Tu ne me regardes plus comme avant. Ou peut-être que tu ne m'as jamais vraiment regardée. »

Il ne sut pas quoi répondre. Il la regardait, oui. Mais peut-être avec les yeux d'un homme qui cherche à comprendre, et non à aimer.

Elle partit sans éclat, comme elle était arrivée. Il n'y eut ni drame, ni cris, ni grandes explications. Juste un vide. Une absence de bruit après elle. Et Paul, fidèle à lui-même, chercha à l'analyser avant d'en souffrir.

Envie de connaître la suite ? Commandez le roman ici.

<https://www.google.com/search?q=9782322562039>

© Didier Bayaert – Extrait du roman '*Clara et la renaissance silencieuse*' – Tous droits réservés.

Ce document est un extrait gratuit du livre disponible à la vente en version papier et numérique. Reproduction interdite.

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'œuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

*Auteur : Didier Bayaert
© 2025 Didier Bayaert*

Édition : BoD · Books on Demand, 31 avenue Saint-Rémy, 57600 Forbach, bod@bod.fr
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hamburg (Allemagne)

ISBN : 978-2-3225-6203-9
Dépôt légal : juillet 2025